

BANLIEUE

POUR UNE POLITIQUE DE LA CONSIDÉRATION

Contrairement aux préjugés, le diplôme reste très valorisé dans les classes populaires. C'est la leçon de l'enquête du sociologue Fabien Truong sur des jeunes de Seine-Saint-Denis qui ont accédé à l'université. Un parcours difficile, mais plus courant qu'on ne le croit

✍ CAROLINE BRIZARD ET GURVAN LE GUELLEC
 🖼 ILLUSTRATION SÉBASTIEN PLASSARD

Votre livre retrace les trajectoires universitaires de jeunes de Seine-Saint-Denis que vous aviez eus comme élèves lorsque vous étiez professeur de lycée. Ces « jeunes françaises » ont finalement des aspirations très proches de celles de leurs camarades issus des classes moyennes.

Eh bien oui, la plupart parviennent à trouver pleinement leur place dans la société française. Ce qui est inquiétant, c'est que l'on s'en étonne. Nos représentations sont encombrées d'images qui fixent – et caricaturent – une réalité. En travaillant sur le temps long, je me suis rendu compte que leurs trajectoires sont en contradiction avec les prophéties catastrophistes sur la montée des communautarismes et la désintégration sociale, qui nourrissent l'air du temps.

Vous dénoncez le cliché du « jeune de banlieue » ?

Le stéréotype du jeune de banlieue, violent, doté d'une infraculture spécifique, corrompt les débats et empêche de penser. On parle de troisième ou quatrième génération, comme si l'intégration ne pouvait pas se faire. L'idée du « eux » et du « nous » s'exprime très fortement actuellement.

Ces jeunes auraient aussi développé une culture anti-école. Or ce discours ne repose sur rien. Vous ne trouverez pas aujourd'hui d'enfant ou de parent de classes populaires qui dise : « Je ne veux pas de diplôme, je ne veux pas que mon enfant réussisse à l'école. » Prenez Ryan, l'un des étudiants dont j'analyse le parcours. Il est dans une école d'ingénieurs cotée et coûteuse. Quand il retourne en bas des tours, avec ses copains qui n'ont pas le bac, ils ne lui disent pas qu'il est un traître à sa classe. Bien au contraire, ils l'encouragent en lui disant : « Tu nous représentes ! » Le diplôme est hyper-valorisé en banlieue comme dans toute la société.

Vous ne pouvez pas nier qu'il y a une véritable défiance envers l'institution scolaire.

Je ne nie pas la violence des interactions entre élèves et enseignants au collège et au lycée. Mais elle découle souvent de malentendus. Il faudrait que l'Éducation nationale forme les enseignants à décoder les implicites sociaux à l'œuvre dans la salle de classe. Ce que j'appelle la politique de la considération. Elle éviterait beaucoup d'angoisse chez les uns et les autres. 51% des jeunes professeurs qui enseignent pour la première



FABIEN TRUONG

enseigne la sociologie à Paris-VIII Vincennes-Saint-Denis. Il a publié en 2013 « Des capuches et des hommes », où il étudiait déjà l'itinéraire social de jeunes qu'il a suivis en tant qu'enseignant du secondaire. Vient de paraître : « Jeunes françaises » aux Éditions La Découverte.

année – qui sont largement des enfants des classes supérieures au sens de l'Insee – ont appris durant leur scolarité à valider des connaissances de manière instrumentale, et on les envoie dans les espaces de la ségrégation urbaine où ils se méprennent sur l'incapacité de leurs élèves à répondre à leurs questions. Ils croient qu'on les défie, alors que les élèves ont juste un autre rapport au savoir, plus en lien avec leur vie quotidienne. Par exemple, pour prendre le cas de l'économie, que j'ai enseignée à ces élèves pendant six ans : mieux vaut commencer par étudier le rôle de la consommation comme moteur de la croissance, cela leur parlera, ils auront les oreilles grandes ouvertes. Et dans un deuxième temps, on étudiera la théorie libérale, le marxisme, etc.

Les 15% à 20% de jeunes qui ont pu accéder au lycée général parlent peu de leurs années de collège, ou alors de manière assez négative, en regrettant leur « période racaille ». Ce sont des rescapés ?

Disons qu'à un moment donné, dans leur jeunesse, ils ont souvent été marqués par une sorte de code de l'honneur, de culture de la virilité, qui n'encourage pas la mise au travail. Dans les années 1990, le sociologue David Lepoutre s'était intéressé aux gamins de collèges de La Courneuve et à leur « habitus agonistique ». Il a décrit comment la plupart des conflits se règlent dans la violence, comment la délinquance exerce son attraction. En revanche, à la fin de son livre, il souligne que les aînés se sont détachés de cette culture. Il y a quelque chose d'assez mystérieux qui se joue dans le temps. Pour ces grands, qu'ils restent à la cité ou partent faire des études, le lent processus de socialisation au contact des adultes et du reste de la société a fait son boulot.

Revenons aux heureux élus qui entrent à l'université. Quelles sont les clés de leur réussite ?

Ce sont d'abord des ressources « cachées », qui ne sont pas directement visibles à l'adolescence, mais finissent par payer : la grande sœur qui a déjà eu un parcours universitaire, le papa manutentionnaire chez Air France, qui peut payer des voyages à ses enfants... Mais l'institution scolaire aussi joue un rôle. Voyez ce professeur d'histoire-géo qui emmène ses étudiants en Irlande. Pour ces jeunes, le fait d'avoir voyagé va avoir un effet à long terme. Lakhdar va s'autoriser à



chinois ou en coréen, vous êtes obligé d'en passer par un apprentissage assez scolaire de la discipline. Ou inversement qu'en fac d'éco, ce que vous ferez – des maths, de la modélisation – n'aura pas grand-chose à voir avec les sciences économiques et sociales de terminale. Par ailleurs, les premières années, les jeunes sont constamment renvoyés à leur différence face à des Parisiens jugés hostiles, individualistes, calculateurs. Pour les filles notamment, qui ont été moins stigmatisées à l'adolescence, cela peut être très déstabilisant. Mais en même temps, être banlieusard, c'est se revendiquer comme tel. Après des années de tâtonnements, beaucoup trouvent leur voie, notamment en s'alliant avec des jeunes de même origine qui vont les aider à se motiver. Ils finissent par concilier les codes culturels de chez eux, et ceux, très différents, de l'université.

Il y a aussi le rôle de l'islam, très présent, mais dont vous banalisez la portée.

Ces jeunes ont une pratique plastique de la religion, qu'ils mobilisent plus ou moins au gré de leurs études. Sara, par exemple, à son entrée à Sciences-Po Paris, se prend en pleine face le stigmate de la banlieue. L'islam lui sert de carapace, et puis elle se rend au Liban dans le cadre de son année de césure, ressent le poids du référent religieux, et son rapport à la foi évolue. Elle reste croyante mais s'affranchit des codes et lors de notre dernier entretien, elle commande un monaco ! A contrario, Kader, son bac ES en poche, s'inscrit à Nanterre. Il

boit, sort, et puis, comme ça ne se passe pas trop bien, ni dans les études ni avec les filles, il se tourne vers une pratique stricte de la religion. C'est sa façon à lui de faire le deuil de ses espoirs de réussite universitaire. Mais l'ascèse religieuse peut aussi épouser l'ascèse universitaire. La morale islamique permet de couper avec la culture viriliste de l'adolescence. Et la pratique exigeante de l'islam structure les journées, alors que le principal problème des nouveaux étudiants est précisément la gestion du temps élastique, à laquelle les études secondaires ne les ont pas du tout préparés.

La tentation du repli existe. Kader, le fêtard de Nanterre, se met en couple avec une Maghrébine dans le cadre d'un mariage arrangé...

C'est plus compliqué que cela. Il s'agit d'un mariage « arrangé moderne » – avec le consentement des deux familles et celui des époux. Kader est entré à la SNCF par la petite porte. Il a été contrôleur. Il est aujourd'hui responsable d'une gare de banlieue difficile, et se revendique comme cheminot. Faut-il parler à son propos d'une tentation de repli ou d'une intégration réussie ? Je vous laisse trancher. □

passer une année à Valence, en Espagne ; il va développer une curiosité de globe-trotter et sa trajectoire universitaire va pouvoir décoller (deuxième séjour universitaire au Québec, stage dans une chambre de commerce au Chili...). Quant à Hakan, au moment où il aurait pu sombrer (il a échoué à son BTS, il vend des jeux tombés du camion...), ce qui va le sauver, c'est de partir voir le même Lakhdar à Valence, de se ressourcer en dehors du quartier. Après deux ans de galère, il a repris un BTS en alternance, et il a décroché un CDI dans une bijouterie à la Défense.

L'arrivée à la fac, loin de les sécuriser, est plutôt déstabilisante...

Parce qu'aucun de ces jeunes n'a une vision claire de ce qui l'attend à l'université ! Soit ils se projettent dans des trajectoires rêvées en rupture avec ce qu'ils ont vécu – l'une veut faire du coréen, l'autre veut faire du chinois. Soit au contraire ils recherchent une forme de continuité avec le lycée, mais en mieux, c'est-à-dire avec un surplus d'autonomie. Dans tous les cas, ils sont déçus. Tout l'enjeu est d'accepter cette déception et de parvenir à se réajuster. Comprendre que même en